

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

FAIS CE QUE DOIS

COPPÉE, FRANÇOIS

épisode dramatique — 1879

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

FAIS CE QUE DOIS	5
-------------------------------	----------

FAIS CE QUE DOIS

SCÈNE PREMIÈRE

Marthe, Henri.

HENRI

Ainsi, nous émigrons ?

MARTHE

Oui, nous quittons la France.

HENRI

Voyager ! Quel bonheur !

MARTHE

C'est assez de souffrance.

Ces quelques mois me font plus vieille de dix ans.

5

Nous avons des moyens de vivre suffisants,

Et nous nous embarquons, ce soir, pour l'Amérique.

Non ! Je ne forme pas un espoir chimérique

En croyant que là-bas tu feras ton chemin.

Mais, ici, j'ai vraiment trop peur du lendemain !

10

Nous partons.

HENRI

Tu seras heureuse ?

(L'enfant s'éloigne et va regarder l'Océan ; elle le suit des yeux.)

MARTHE

Je l'espère.

Cette guerre maudite ! elle m'a pris ton père,
Et je ne connais pas l'endroit de son tombeau ;
Et toi, mon bien-aimé, toi, si pur et si beau,

15

On te réserverait la même destinée !
Ô France que j'aimais, patrie où je suis née,
Dont le langage est doux à mes lèvres toujours,
Car enfin c'est celui de mes jeunes amours
Et celui dans lequel ce fils m'a dit : Ma mère !
Hélas ! Je devais donc t'accuser d'être amère,
Trouver ton ciel funeste et ton air étouffant !
Mais tu m'as faite veuve et je n'ai qu'un enfant.

20

HENRI

Comme c'est beau, la mer ! et comme un long voyage,
Ce doit être amusant ! Mais vois donc ce nuage
De fumée et ce grand vaisseau.

25

MARTHE

C'est un steamer
Qui revient de là-bas.

(À part.)

HENRI

Comme c'est beau la mer ! 30
Tantôt, maman, j'ai vu notre trois- mâts qu'on charge.
Un matelot disait : - Le vent souffle du large.
Cela faisait flotter, ainsi que des rubans,
Les joyeux pavillons pavoisant les haubans ;
Un mulâtre, tout noir sous la blancheur du linge, 35
Passait ; un petit mousse, agile comme un singe,
Descendait d'une vergue ; et, tout le long des quais,
Au milieu des ballots, des fruits, des perroquets,
De l'odeur du goudron et du frisson des voiles,
Enchanté, je lisais, peints en noir sur des toiles, 40
Ces noms clairs et légers comme des cris d'oiseau :
Le Brésil, La Plata, Lima, Valparaiso.
Oh ! Partir sur la mer ! Et puis j'ai du courage.
J'ai réfléchi. Tant pis si nous faisons naufrage.
Comment ! J'aimerais mieux que la mer écumât, 45
Car je te sauverais sur un débris de mât.
Je sais mon Robinson par coeur. Que tu le veuilles
Ou non, je te ferais une maison de feuilles
Sur une plage d'or, devant les flots nombreux,
Et là nous resterions tout seuls et très heureux, 50
Bien plus, chère maman, qu'ici nous ne le sommes ;
Car ne te vois-je pas triste parmi les hommes ?
Enfant !

(Haut.)

MARTHE

Comme à cet âge on sait vite oublier !
Allons ! Va voir un peu jusqu'à notre voilier : 55
Je crains que l'on n'ait pas inscrit notre passage.

HENRI

J'y cours.

(Henri l'embrasse et sort.)

MARTHE

Embrasse-moi, mon mignon, et sois sage.

(Daniel paraît au fond.)

MARTHE

Non, si je n'étais pas heureuse dans l'exil,
Du moins ce pauvre cher petit le sera-t-il ! 60
La patrie, après tout, un préjugé vulgaire,
Qui me prendrait cet ange à la prochaine guerre
Et qui le jetterait en pâture au canon !
Et cependant, ô France ! Il prononçait ton nom,
Ce héros que j'aimais, tombé dans la mêlée. 65
- Mon Dieu, s'il pouvait voir que je m'en suis allée
Du village de France où nous fûmes heureux,
Et qu'en deuil, à travers le monde aventureux,
J'emmène son enfant pour tenter la fortune ;
Si, tout sanglant... Ce songe horrible m'importune ! 70
Mais je suis mère, et j'ai bien fait comme je fis.
Je n'ai d'autre devoir que de sauver mon fils.
Mon âme interrogée a confiance en elle ;
Elle doit écouter sa crainte maternelle.
Tout autre sentiment dans mon coeur est tari. 75
Ah ! Daniel, le vieil ami de mon mari !

SCÈNE III

Marthe, Daniel.

DANIEL

Vous partez ?

MARTHE

Ce soir même.

DANIEL

Et l'enfant ?

MARTHE

M'accompagne.

80

DANIEL

Écoutez. Dans la pauvre école de campagne
Où j'apprends l'alphabet aux petits paysans,
Je n'ai là que des coeurs bons et peu médisants ;
Mais lorsqu'ils ont appris que, pour un long voyage,
Avec leur jeune ami vous quittiez le village,
Que devant l'avenir sombre et plein de danger,
Leur petit compagnon fuyait à l'étranger,
Ô Marthe, ils ont trouvé le mot qui déconcerte,
Et, comme d'un soldat, ils ont dit : Il déserte.

85

MARTHE

Mon ami !...

90

DANIEL

Votre fils, c'est vrai, n'est qu'un enfant :
Vous disposez de lui ; mais l'honneur vous défend
De l'entraîner si loin, avant qu'il y consente.
Avez -vous éclairé sa jeune âme innocente ?
De vous, pauvre affolée, a-t-il bien pu savoir
Ce qu'est une patrie et quel est son devoir ?
Connaît -il cette guerre infâme et notre haine ?
Sait-il qu'on nous a pris l'Alsace et la Lorraine,
Que Metz et que Strasbourg ont dû courber leurs fronts
Sous le joug allemand, et que nous en souffrons
Comme un soldat, pendant sa vieillesse attristée,
Souffre encor dans sa jambe autrefois amputée ?
Sait -il que dans nos mains on a brisé le fer ?
Et sait-il que son père est mort à Froeschwiller ?

95

100

MARTHE

Oui. Mais il sait encore, et surtout, que je l'aime,
Qu'il est toute ma vie et mon espoir suprême,
Et, s'il fallait le perdre, enfin, que j'en mourrais.

105

DANIEL

Marthe !

MARTHE

Rappelez-vous le soir où je pleurais,
Près de vous, au début de l'affreuse campagne,
Lorsque cet officier, captif en Allemagne,
M'envoya cette croix d'honneur de mon mari
Et ces mots, par lesquels je sais qu'il a péri.
Rappelez - vous ! C'était une nuit de septembre ;

110

M'agenouillant alors du côté de la chambre
Où se trouvait le lit de mon fils endormi,
Ardemment j'ai prié devant vous, mon ami,
Disant : - Conservez-le, Seigneur plein d'indulgence,
Pour mon amour !

115

DANIEL

Et j'ai songé : Pour la vengeance.
Ô Marthe, au nom du sang, au nom des pleurs versés...

120

MARTHE

Non. La France m'a pris mon époux : c'est assez !

DANIEL

Vous ne pouvez partir !

DANIEL

Dès ce soir, je l'emmène.

MARTHE

Lâcheté !

125

MARTHE

Je n'ai pas l'âme d'une Romaine.

DANIEL

Mais vous regretterez, demain, ce moment-ci.

MARTHE

Je suis mère.

DANIEL

La France est une mère aussi.

MARTHE

Une mère qui veut qu'on s'égorge pour elle.

130

DANIEL

Nous lui devons nos bras pour venger sa querelle.

MARTHE

Et vous vous déchirez entre vous aujourd'hui.

DANIEL

Ô Marthe ! Votre époux vous entend.

MARTHE

Oui, c'est lui

Dont la voix dit : Va-t'en ! - Tout bas, à mon oreille.

135

DANIEL

Vous blasphémez !

SCÈNE IV

Marthe, Daniel, Henri.

HENRI

Maman, le navire appareille,
Et ses voiles déjà palpitent dans le ciel.
Partons vite, partons ! Ah ! monsieur Daniel.

DANIEL

Henri...

140

MARTHE

N'écoute pas cet homme ; il va te dire,
Enfant, qu'il ne faut pas monter sur ce navire,
Il va t'épouvanter du voyage lointain,
Des dangers inconnus et du but incertain.
Puis il prononcera bien haut le nom de France ;
Il voudra te donner sa menteuse espérance ;
Il prédira des temps meilleurs, des jours plus beaux,
Un souffle glorieux passant dans les drapeaux,
Et les joyeux soldats marchant à la frontière.
N'écoute pas cet homme, enfant ! Ta vie entière,
Il la sacrifierait à son rêve trompeur.
Il fera résonner les grands mots qui font peur,
Évoquant le passé sombre et les morts eux-mêmes.
Enfant, n'écoute pas cet homme, si tu m'aimes !

145

150

(Avec une profonde tristesse.)

DANIEL

Marthe, vous vous trompez ; et je ne doute pas

155

Du calme et vrai bonheur qui vous attend là-bas.
Vous me connaissez trop pour croire que je mente.
Partez. Le ciel est pur et la mer est clément ;
Vous avez le bon vent et le flot régulier.
Partez. Le nouveau Monde, au sol hospitalier, 160
Où vous irez, conduits par la brise docile,
Vous garde ses déserts immenses pour asile
Qui, dans la solitude, au soleil assoupis,
N'attendent qu'un colon pour se charger d'épis,
Et ses plaines sans fin et jamais parcourues 165
Où l'on trouve de l'or au sillon des charrues.
C'est là qu'est le bonheur. Aussi, je vous le dis,
Partez. Vous trouverez là-bas un paradis.
Pour un homme pratique, et qui compte, et qui s'aime,
La patrie est le champ qu'on laboure et qu'on sème, 170
Et c'est un sentiment très stupide et très vieux
De s'attacher au sol où dorment les aïeux.
Et puis, que quittez-vous ? une France frappée,
Qui saigne en s'appuyant sur un tronçon d'épée.
Fuyez. Vous resteriez ici dans un enfer. 175
Nous sommes arrivés à notre âge de fer,
Et ce pays descend une fatale pente.
Espérer qu'il s'arrête un jour et se repente,
Nourrir cette sublime et folle illusion
Qu'il redevienne encor la grande nation, 180
Qu'il se relève enfin, je ne l'ose plus guère.
Hélas ! ce que j'ai vu dans la dernière guerre
M'a souvent fait penser que j'avais trop vécu,
Et, dussé-je irriter ta rage de vaincu,
Peuple qui dans l'orgueil et le mal persévères, 185
Tes fils sauront de moi les vérités sévères.
Oui ! Lorsque dans l'école ils viendront se ranger
Et sur nos grands malheurs d'hier m'interroger,
Il faudra que leur maître accablé leur raconte

Qu'il a pleuré du sang et sué de la honte. 190
 Il faudra qu'il distingue, en sa ferme équité,
 De ce qui fut fatal, ce qui fut mérité ;
 Qu'il leur dise quel vent d'incroyable folie
 Souffla pendant six mois sur la France envahie ;
 Ces chefs et ces soldats se jetant sans raison 195
 Le mot de lâcheté, le mot de trahison ;
 Les factieux, malgré le danger de la ville,
 Réservant leurs fusils pour la guerre civile ;
 Les aboiements des clubs, les efforts des partis
 Par le malheur public à peine ralentis ; 200
 La foule se grisant de journaux et d'affiches ;
 La chasse aux croix d'honneur ; des gens devenus riches
 En volant sur le pain et l'habit du soldat ;
 Et, dernier déshonneur et suprême attentat !
 À l'heure du profond désespoir et des larmes 205
 Où Paris épuisé dut déposer les armes,
 À l'heure où, sous ces murs, ceux qui l'avaient vaincu,
 Tristes que le géant eût encor survécu,
 N'osaient trop s'approcher et se disaient : - Il bouge ! -
 L'émeute parricide et folle au drapeau rouge, 210
 L'émeute des instincts sans patrie et sans Dieu,
 Ensanglantant la ville et la livrant au feu,
 Devant les joyeux toasts portés à nos ruines
 Par cent mille Allemands debout sur les collines !

HENRI

Ô maître, finissez ! Vous me faites rougir. 215

DANIEL

Non, enfant, il est temps encor de réagir :
 Parfois la guérison est prompte après la crise.
 Oui ! je veux appliquer le fer qui cautérise

Sur le mauvais orgueil, dans ces jeunes esprits.
Mais, lorsque je verrai qu'ils m'ont enfin compris 220
Et qu'ils courbent le front sous ma sombre parole,
Alors je leur tiendrai le discours qui console.
-Je leur dirai qu'il fut encore des héros
Chez nos pauvres soldats arrachés aux hameaux,
Lorsque nous inonda cette effroyable armée ; 225
Comme on a bien souffert dans la ville affamée
Où pas un ne parlait de se rendre, pas un !
Et comme on a bien su mourir à Châteaudun.
Je leur dirai comment, dans Paris qu'on assiège
Et dans les camps lointains dispersés sur la neige, 230
On lutta de son mieux et l'on fit son devoir ;
Comment ceux- ci voyant toujours l'horizon noir,
Ceux-là croyant toujours, ô France ! à ton étoile,
Mangèrent le pain dur, dormirent sous la toile
Et tombèrent, vaincus, mais frappés par devant. 235
Je leur raconterai ces histoires, enfant :
Je les enivrerais de haine et de souffrance,
Et je préparerai des vengeurs à la France.

HENRI

Des vengeurs !

MARTHE

Daniel, Daniel, songez-y ! 240
Vous le savez : je n'ai que ce pauvre enfant- ci.
Vous savez quelle fut la mort affreuse et lente
De son père, couché sur la paille sanglante,
Au milieu des hurrahs vainqueurs des ennemis.
Vous-même convenez que le doute est permis, 245
Que cette nation est peut- être perdue.
Daniel, répondez. Faut- il qu'on me le tue

Pour un dernier effort inutile, pour rien ?
Oh ! Je n'ai plus d'espoir !

DANIEL

Marthe, écoutez-moi bien.
Je suis simple d'esprit et n'ai rien d'un prophète,
Et pourtant, malgré tout, malgré notre défaite,
Je crois que nous pouvons encore être sauvés.

250

MARTHE

Mais un enfant !...

DANIEL

Enfants, c'est vous qui le pouvez.
Car pour notre revanche, hélas ! trop peu certaine,
Nous n'osons entrevoir qu'une date lointaine.
L'oeuvre doit être longue et patiente ; et nous,
Nous qui vous aurons fait monter sur nos genoux
Afin de vous parler plus près des représailles,
Lorsque vous partirez, enfants, pour les batailles,
Nos cheveux déjà gris seront tout à fait blancs,
Et nous vous bénirons avec des bras tremblants.

255

260

MARTHE

Vous doutez cependant de ce pays frivole ?

DANIEL

Nous le transformerons, nous, les maîtres d'école.
Donnez vos fils ; ils sont ardents et belliqueux.
Donnez. Nous sauverons la patrie avec eux.
- Si nous le voulons bien...

265

MARTHE

La revanche ! Chimère,
Vain rêve, oeuvre impossible !

270

HENRI

Écoutons-le, ma mère.

DANIEL

Oui, si ce peuple veut et si tout son passé
De folie et d'erreur est un jour effacé,
Si de son ignorance enfin il se délivre,
S'il apprend à choisir la parole et le livre, 275
S'il cherche le progrès logique et régulier,
S'il se plie à la loi, s'il sait répudier
La révolution dont le monde s'effraie,
Et, prenant le chemin de la liberté vraie,
Qui n'est que le respect de soi-même et d'autrui, 280
S'il répare et maudit ses fautes d'aujourd'hui,
Il reprendra sa place à la tête du monde.
Certes, avant de fonder la paix bonne et féconde,
Il lui faudra combattre encor, il lui faudra
Une guerre où l'Europe entière tremblera ; 285
Car il n'est pas de joug qu'enfin on ne secoue :
Il ne peut pas garder ce soufflet sur la joue.
Mais pour cette oeuvre sainte il n'a qu'un seul moyen,
C'est de faire un soldat de chaque citoyen,
De la patrie entière une famille armée 290
Et du seul sentiment du devoir enflammée,
Où le riche bourgeois coudoiera l'artisan,
Où le noble sera l'égal du paysan.
Car dans le régiment la nation se mêle :
On partage la tente, on mange à la gamelle, 295

On se voit, on se parle et l'on devient amis.
 Et quand tous ces soldats, à de vrais chefs soumis,
 S'estimant, et montrant, dans le même service,
 Un même dévouement, un même sacrifice,
 Contents du travail fait et du fusil porté, 300
 Unis par les liens de la fraternité,
 Marcheront dans le rang, calmes, forts, sans murmure,
 Ô mon pays en deuil, la chose sera mûre,
 Et, poussant vers le ciel ton cri de conquérant,
 Tu pourras les répandre alors comme un torrent, 305
 Et planter, glorieux, les trois couleurs altières
 De notre vieux drapeau sur nos vieilles frontières !

MARTHE

Et si nous succombons encore ? Si, vainqueur,
 Le fer de l'Allemand nous entre jusqu'au coeur ?
 Si Paris voit encor autour de ses murailles ?... 310

(Avec enthousiasme.)

DANIEL

Femme, nul ne connaît le destin des batailles.
 Mais, s'il doit les revoir couvrir son horizon,
 Que Paris cette fois songe à son vieux blason.
 Ô navire ! Voilà bien longtemps que la houle
 Sur le morne Océan te harcèle et te roule, 315
 Et que le rude assaut des lames et des vents
 Fait craquer ta carène et grincer tes haubans.
 Nous t'avons vu souvent, sous l'effort de l'orage,
 Courir vers les écueils et voler au naufrage,
 Ô vaisseau qui du grand Paris portes le nom ! 320
 Dans l'ouragan hurlant plus haut que le canon,
 Nous t'avons vu souvent t'abîmer sous la brume ;

Mais tu te relevais toujours, couvert d'écume,
Superbe, et vomissant l'eau par les écubiers.
Donc, s'il faut qu'à la fin, Français, vous succombiez 325
Dans un combat suprême, écrasés par le nombre,
Si Paris doit périr, si c'est bien l'heure sombre
D'amener pavillon ou de couler à pic,
Souviens-toi de Jean-Bart et de Du Couëdic,
Navire, souviens-toi de Villaret-Joyeuse ! 330
Lorsqu'après la bataille atroce et furieuse,
Rouge de sang, n'ayant plus de mâts, plus d'agrès,
Tu verras ces maudits face à face, tout près,
Et te jetant déjà les chaînes de l'esclave,
Meurs en volcan pour les engloutir sous ta lave ! 335
Et que le monde entier convienne avec effroi
Que le sort du Vengeur est seul digne de toi !

(À Daniel.)

HENRI

Ô mère, il a raison ! C'est un conseil funeste
Que te donnait tout bas ton désespoir.
Je reste. 340

MARTHE (à Daniel)

Hélas ! Qu'avez-vous fait ?

DANIEL

Le devoir est ici.

MARTHE (à Henri)

Tu l'exiges de moi, cruel enfant ?

HENRI *(se jetant à son cou)*

Merci !

MARTHE

Soit, je cède, et je mets au ciel mon espérance.
Dieu, protège mon fils !

345

DANIEL

Dieu, protège la France !